

Alain Blond

La rançon des plaisirs

Histoire de femmes.
La république libertine. Le grand mal.
Les Mouches à miel.

« Apprenez à m'aimer, je vous dois bien cette leçon »

Quatrième époque

1796-1804

Volume 7

Réservé aux adultes



Alain Blond

La Rançon des Plaisirs

Quatrième époque
1796-1804

*Histoire de femmes,
La république libertine. Le grand mal.
Les Mouches à miel.*

Volume 7
Roman

« Apprenez à m'aimer, je vous dois bien cette leçon »

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-46923-6

Dépôt légal : décembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Fable romanesque et surnaturelle, exquise plaisanterie,
ou fermeté de langage d'un véritable récit historique...
Que peut-il en être vraiment de l'extrême modernité d'un personnage
rebelle à toutes sortes de conventions ?

EXTRAIT

Chapitre Premier

*« Quoi de plus beau et de plus exaltant,
que de vivre dans la maison d'un écrivain ? »*

*
* *

Couzac, aujourd'hui...

Tout dans ma longue existence me le prouva : Ma manière de traiter les gens, les bêtes et les choses, les fleurs, les arbres, la politique, la religion... (que sais-je encore ?) etc., même et surtout les femmes, fut à elle seule suffisante pour que toujours pour cela on me détestât de mépris ou d'envie. Peut-on vivre finalement une vie d'homme, en ralliant tous les suffrages ? Heureusement que non. Moi qui par dérision immodeste, ne cessai ni ne cessait de dire que j'étais un être exquis (ce qui du-reste est et demeure vrai !), je ne laissai et laissais, comme vous-vous en douterez, indifférent. Avez-vous constaté, chère lectrice et aimable lecteur, fût-on, c'est selon, un exquis coquin ou un coquin exquis, combien pour la moitié des gens dans la vie on est un génie ; tandis que pour l'autre moitié d'eux, on est un moins que rien ? Pensez-donc, vous qui me connaissez désormais assez bien, que je n'échappai point à la-dite règle. Toujours quand on prononça mon nom, cela évoquait irrépressiblement des exhalaisons partagées entre le méprisable et l'estimable. Etait-ce et est-ce si incompatible que ça ?, contradictoire ? Ne continuai-je pas à alternativement me parfumer à l'eau de rose ou de muguet, restant le même homme, sous l'un et l'autre de ces bonnes odeurs. Cela-étant, le proverbe ne dit-il pas justement : « Si la rose ne portait pas ce nom, en sentirait-elle moins bon ? ». Mon apparence physique d'autrefois (à l'encontre de toute mode), mes idées parfois (pour ne pas dire : Souvent !) bornées, mon verbe libre et non châtié (quoique d'un Français toujours de

bon aloi), tout ceci avait concouru à m'avoir forgé une solide réputation, tant parfumée justement, que nauséabonde, selon quelles narines la respira. Hé-bien s'il en n'coûte guère à ma modestie, je ne puis par conséquent au final que me louer de tout cela comme de tout le reste d'ailleurs. En vieillissant, on se détache de certaines choses autant que les cheveux de son crâne ; lentement, imperceptiblement, sournoisement, sans s'en rendre compte, et surtout, surtout : Irréversiblement. Et il ne m'en reste plus-guère sur le dessus (je parle des cheveux, naturellement !), à moi. Un jour dernier que je m'étais plus qu'un autre levé du pied gauche, je me suis vu dans le miroir ; j'ai souri (par principe). Plus j'ai souri (avec de moins en moins de principes), plus je me suis trouvé l'air triste, laid, repoussant, sot et vieux. Et avec un de ces airs méchants, avec cela. « Oh mon dieu ! », pensai-je alors. Connaissant mes mauvaises intentions à son égard, j'affirmai avec mauvaise foi aussitôt, que ce n'était point ma faute, remarquez-bien. Jugez-en : Si dieu comme on le dit et répète depuis des siècles, fit l'homme à son image (et quelle image quelque-fois !), il doit être bien laid, lui, là-haut ! Et son âme d'être bien sombre aussi, dans les mêmes proportions que celle de la plupart des hommes (et femmes !, faut-il le reconnaître). L'existence prolongée de mes jours, a fait de moi quelqu'un qui doit, outre cet air que je me trouve, être pour de vrai bien méchant et acariâtre de caractère. Si j'en juge par les rumeurs persistantes qui circulent de surcroît encore aujourd'hui, à-propos de ma réputation d'hier et d'avant-hier. Je n'ai jamais pourtant rien désiré d'autre, moi, que d'être aimé sans devoir détester les autres. Tiens, voyez comme la mémoire fait imprévisiblement ressurgir des pans entiers de mémoire intacte : Je me souviens de ce que me dit un jour Fouché, homme redoutable et redouté, et qui parlait de lui à la troisième personne (lui qui jamais ou si peu ne souriait) : « Voyez-vous Labrosse, la frontière entre ordre, loi et brigandage, s'inscrit souvent cher ami, en imperceptibles pointillés. Toute victoire trop éclatante des uns ou des autres, fait naître aussitôt la suspicion. Aussi soyez avec tout le monde méchant à l'envi, mon cher Labrosse ; mais ne vous départissez d'un certain esprit, du bon goût, et restez toujours en souriant envers vos ennemis ; même en leur adressant le pire. Ainsi vous serez craint et respecté, autant que l'on prendra ce sourire pour de la bonne-humeur ». Donc, oui, méchant l'étais-je et le suis-je resté aux yeux de certaines et certains ; et sans-doute était-ce fondé ; et le suis-je devenu à cause de mon esprit qui d'avance possédait un terreau fertile à cela. Ou alors comme tous ceux que l'on nomme les « vieux », sous-entendant prudemment, les inutiles et méchants. Bref, si on dit qu'à la faveur du crépuscule du jour, la plupart des défauts s'éclipsent, et que le droit de plaire scintille de grâces fraîches, il n'en va point de même, croyez-m'en, pour le crépuscule de l'existence. De ce dépit de m'être vu hier avec écœurement ainsi décati (et vous m'en demanderez sûrement le rapport), j'ai repris (car à

quoi bon boudier le peu de plaisirs qui me restent) de rage ma pipe ; vieille compagne que pourtant de longue date par raison de santé, j'avais sagement abandonnée. J'en toussai beaucoup comme j'en toussais jadis. Et pour finir la remisai après quelques bouffées obstinées, crachant tripes et boyaux. C'est à proprement parler et finalement à certains égards, avec la lecture et l'écriture (que je pratique à la silhouette)¹, un des rares plaisirs qu'il me reste dorénavant. Contrairement à ce que toujours je prétendis jusqu'à aujourd'hui, cela ne tombe plus sous le sens comme jadis, j'aime à-présent bien moins la vie qu'il n'y paraîtrait ou ne le supposeriez à me lire depuis si longtemps. J'en suis aux ultimes années du crépuscule de ma vie ; du-moins l'appellé-je de mes vœux ; tant il est vrai que cette sorte d'ambrosie² que depuis des dizaines de lustres je me contrains à boire, semblât, que l'on le voulût croire ou non, m'avoir été de bon profit de longévité. Et je puis donc ainsi, grâce à elle, continuer avec licence à m'exprimer dans ces pages, qui peut-être ne seront jamais lues, sans honte ni fausse pudeur, en dépit que j'eusse conscience d'avoir dit bien des paroles superflues, crues et cruelles, dépassant parfois alors ma pensée ; et d'avoir commis des actes horribles quelquefois aussi, au travers de mes sentiments, de mes mœurs, de mon peu de principes, de mes crimes et de certaines de mes notoires infidélités. Pourquoi-donc, au nom de quelle vertu, un homme devrait-il passer son existence à faire le malheur d'une seule femme, plutôt que le bonheur de plusieurs, fussent-elles « liées » ? Ceci étant à rebours, applicable aux femmes, cela va sans dire. J'achève en somme paisiblement ma vie dans une supportable promiscuité avec moi-même, en continuant à faire autour de moi tout le bien que possible, et en écrivant à loisir la fin de ces mémoires que j'avais si longtemps médités, et presque autant différées. Je n'ai plus que cela à faire ! Si je m'écoutais déraisonnablement, je ne quitterais plus guère mon lit ; mais voilà, quitte à me donner de la matière à un jeu de mot, fût-il éculé (m'en voudrez-vous ?) hors pour les jeux de la chair, naturellement, je n'ai jamais beaucoup prisé le culte de la personne-alité. Voyez-vous, moi qui vous parle et écris pour vous, et sur qui se retournaient autrefois dans les lieux publics les gens (je lisais mon nom sur leurs lèvres !), j'ai définitivement cessé je crois hélas, et cela depuis des lustres, d'être un personnage officiel. Tout-juste ne suis-je dans le meilleur des cas qu'un souvenir où poussèrent les antagonismes. Ce qui n'est déjà pas si mal me direz-vous, au regard des temps qui firent et défirent jadis l'éclat de mon

¹ NDLR : NDLA : Economie. Etienne de Silhouette, contrôleur général des finances, très (trop) économe en 1759, se rendit si impopulaire auprès de l'aristocratie qu'il voulait taxer, qu'il en tomba rapidement en disgrâce, et fut bientôt renvoyé sine-die de Versailles.

² NDLA : Nourriture ou boisson divine qui apporterait l'immortalité à celui qui la consomme.

prédicament. J'appartiens depuis longtemps à cette majorité que l'on nomme silencieuse. Et pourtant jamais je ne changeai d'un iota mon anticonformisme originel. Je suis devenu simplement par mon grand-âge et mon passé, situation ô-combien plus enviable, une sorte d'autorité morale pour les uns (discutable !), et immorale pour les autres. Il arriva qu'on louât mon jeu du chat et de la souris avec le beau-sexe, comme on me reprocha (à juste-titre) souvent la franchise poussée parfois jusqu'à la mauvaise éducation. On accable encore autour de moi l'humeur souvent rancunière qui fermente encore dans mon esprit vindicatif, à l'endroit d'êtres pourtant morts et enterrés depuis longtemps. C'est que voyez-vous, avec la vieillesse, on a bien trop de temps à soi pour remâcher les vieilles offenses endurées. Mais je me moque bien de tout cela (ce n'est rien d'autre qu'un divertissement), sachant combien il m'a toujours été aisé d'oublier mes sottises, quelque récentes puissent-elles être. À tout prendre, en ce qui me concerne, je préfère de loin l'amnésie.

Toutes les mauvaises réputations ne vieillissent pas mal, autant que les bonnes parfois se dédorant quant-à elles, au fil des ans qui s'écoulent inéluctablement. Désormais, à travers mon diarisme³, ayant plus que dépassé les deux-tiers de la relation que j'avais à vous faire, je m'attaquerai plus-encore qu'auparavant à cette galerie de portraits que pour vous je brossai et brosserai. Et cela en m'évertuant à n'y oublier ni atténuer mes intérêts, mes déboires et mes alliances d'alors, sachant que ce n'est pas maintenant que vous-vous formaliserez de mon excès de franchise.

À cette pensée, à celle du passé, ressurgissent des silhouettes, des voix. On comprend au final, vous verrez quand votre tour viendra, qu'on est devenu vieux plus en faisant le tour de ceux qui sont partis pour un monde meilleur, qu'en se regardant dans un miroir comme je vous viens de dire que je l'avais fait. J'ai le sentiment quant-à moi, au cours de mon existence, d'avoir approché des personnalités de caractères, donc d'exception ; représentatives pour certaines, d'un pittoresque ou d'une tendance méritant qu'on s'attachât à eux d'abord par l'estime, le sentiment, puis enfin par la plume et l'encre. Et les concernant, certains actes manqués me consomment parfois de contrition. Enfin, il est vain d'y songer ; ce qui est fait, est fait ; autant que ce qui ne le fut pas, ne peut hélas plus l'être, étant trop tard pour cela. Je ne crois devoir à qui que ce soit, plus de ménagement qu'à moi-même. Ma confession, comme vous l'avez constaté, est nécessairement liée à beaucoup de gens que je m'efforce de traiter, les uns et les autres, avec une semblable franchise.

³ NDLR : De « diariste », action de tenir un journal quotidien.

Quoi que je fisse, je ne fus jamais aveuglé par les fumées de la gloriole, pas-plus que par celles des regrets ou de la honte de l'avoir fait. Moi qui, l'âge aidant, ai des souvenirs à ne plus qu'en savoir faire, et qui n'ai jamais prétendu détenir ni vérités ni vertus, n'est-ce pas admirable, (alors que je m'approche de cette fin), que de vous narrer dans ces chapitres à suivre, et cela sans aucune honte désormais, comment dans une époque de dictature policière exemplaire, moi qui détestais et des testai Buonaparte, je me mis entre-autre au service de monsieur Fouché ? Impondérable décision, qui, si par chance elle ne m'apporta rien de fâcheux, eût pu me conduire au pire, compte-tenu de certains revers politiques à répétition du-dit bonhomme. Un ministre, disais-je, qui servirait la France (c'est-à-dire lui !) jusqu'à n'en plus pouvoir. Il avait aiguisé son esprit en se mêlant aux hommes les plus brillants. Un esprit incisif et souvent machiavélique, qui ferait de lui en France l'homme le plus craint de son époque, et celui dont on se souviendrait le plus, avec Talleyrand. Une nation comme la nôtre, fût-elle crainte à juste-titre, surchargée de dépenses et de dettes, inflationniste et corrompue, où les racailles grandes et petites, des faubourgs comme des ministères, se portèrent ma foi à merveille. Et durant de longues années, Fouché conduirait les affaires de la police comme s'il eût conduit ses propres affaires, puisque justement il en faisait et en fit une affaire personnelle. Et que, sans que cela fût nullement mon dessein au départ, je me retrouvai, pour plaire à ces dames, à traquer l'opprobre du genre humain, après l'avoir complaisamment pratiquée, servie et admise. Car fût-il un coquin, une canaille, je me résolus à bien servir Fouché, autant et de même manière que lui-même servait qui vous savez. Ah !... La vie fût-elle une sorte de marathon, n'est-elle pas pleine de ressources imprévisibles ? Et de faire pour lui un extraordinaire apprentissage qui m'enseigna à tour à tour être menteur, comédien, travesti, faux-jeton, parjure, cynique ou hypocrite, après avoir été moi-même assassin par procuration, voleur par dévouement, et complice de diverses et variées malhonnêtetés... Ce-pourquoi vous me direz que j'avais certaines évidentes prédispositions depuis mes vertes-années, ce qui est ma-foi incontestable. Quant-même, quelle affaire d'état ! Et cela avec autant d'opiniâtreté que je le fis au sujet de la « Bête », ce grand mal qui ravagea sanguinairement la région. Alors à cette occasion, hé-bien je battis la campagne à la recherche de cette créature, et je me dressai une fois de plus contre l'incompétence de la gendarmerie, ma bête-noire depuis toujours.

Je sais à l'avance que je passerai une fois de plus à vos yeux pour un fieffé scélérat, pétri de mauvais et contradictoires principes, tirant toujours son épingle du jeu, le moment favorable ou opportun arrivé. C'est que dans mon for intérieur, je ne me sentais ni ne me sentis point coupable de mal faire jamais, ni du-reste d'avoir mal fait. Il y a des périodes dans la vie, où

il n'y a pas à tortiller ! : Des forces impérieuses dictent les actes et les exigences, fût-on exposé par eux à se voir compromis un jour ou l'autre, montré du doigt, mis à l'index. Et cela arriva de nombreuses fois.

Quand je regarde les liasses empliées de mes notes remises en forme, j'ignore si tout-ceci paraîtra de mon vivant ; quoique j'en doute fort, n'y inclinant de surcroît pas vraiment. Supposant cependant en toute logique, que puisque vous lisez ceci, c'est que je suis mort et enterré, je puis donc vous avouer aujourd'hui sans rien trahir de mes serments, la raison qui fit de votre serviteur un agent de sûreté (plus que je me le fis moi-même, d'ailleurs), et je traquai ainsi investi de titre, mission, privilèges, un temps les conspirateurs et les voleurs ; ces derniers en l'occurrence (du-moins ceux que l'on me chargea de traquer), étant les pourvoyeurs en argent frais des seconds. Moi qui pourtant n'avait point de vertu pour faire cela. Et cela-même, d'autant plus que c'était juste après avoir aimé des voleuses, et avoir beaucoup œuvré pour elles, jusque dans leur douteuse libération. Car si les-dits voleurs, dont la licence criminelle ne fait pas l'ombre d'un doute, sont des gens dont la nature est de s'approprier le bien d'autrui (naturellement, puisque c'en est l'exacte définition), on ne puit tous les mettre toutefois dans le même sac ; ce serait absurde. En dépit qu'on ne pût indubitablement les confondre avec les honnêtes-gens, n'y-en eût-il pas à mes yeux, de véritablement authentiques. Car les honnêtes-gens, ou du-moins ceux qui prétendent l'être (et ils me sont infiniment plus suspects que les autres quidams, de ne point l'être), sont un peu comme loups et agneaux. Je veux dire par-là qu'il fût possible que les uns comme les autres se cachassent dans la peau de l'autre ; dans ce cas, celle des marauds.

Ceux d'entre-vous qui dans un concert de jurons me jugeront sur les évènements, considérant que je m'égarai, pourraient bien chère lectrice et aimable lecteur se tromper eux-mêmes, pour n'avoir point vécu ces temps-là, où rien n'était véritablement clair, ni les idées, ni les hommes.

*
* *
* *

Revenons à présent...

Ce soir de décembre de ma quatre-vingt quinzième année (pensez-donc, en route pour le siècle ! Qui m'aurait dit cela, que je n'aurais point cru ?), après avoir fait sacrifier trois bûches à la cheminée, et m'être ravi en

regardant les bluettes⁴ qu'elles firent aussitôt, je viens de souper (j'en raffole !) d'une capilotade⁵ de bas-morceaux et de pieds de porc bouillis, de quelques pommes de terre à l'eau, et de cresson de fontaine. Un repas substantiel, fin et savoureux, calculé de façon à ce qu'il excitât mon palais, autant que mon esprit et ma mémoire. Le tout, j'oubliais, arrosé d'un blanc de Saumur vieux d'au-moins dix années d'âge, et ma foi excellent en bouche. Voilà-donc simplement dit, en-quoi consistent humblement désormais, mes plaisirs ultimes : Des racines bouillies et de l'herbe, pour accompagner des pattes de cochon tombées en compote ! Des plaisirs d'une fin de vie solitaire, où un épouvantable ennui par moments m'envahit, comme la vermine en une peau de lapin, peu à peu...

Chaque tantôt, chaque soir c'est la même chose : À-mesure que la soirée s'avance, je m'absorbe de plus en plus dans l'engourdissement de ma rêverie, remontant éternellement la boîte à musique qui me fut jadis offerte, il y a près d'un demi siècle, par une certaine madame Businelli. Dieu qu'il en est passé du temps ; c'était en dix huit-cent cinq, crois-je me rappeler. Et là je me noie dans ces premières mesures de la « Flûte enchantée » de Mozart, comme un poupard apaisé par la berceuse doucement fredonnée par sa nourrice. Et quand, me réveillant de cet assoupissement-ci, dans un sursaut de lucidité il m'arrive de me regarder dans une glace, c'est pour y voir un visage et des mains d'une pâleur presque spectrale, et des yeux rougis, brillant encore des larmes versées durant ces songes d'avant et d'après-souper.

Ces-jours-ci, je ne sais pas pourquoi à lui plus qu'à d'autres, j'ai songé à mon maître Blémur. Oui... Et j'ai revu son visage, alors qu'il gisait sans vie en son fauteuil. La mort est une chose à laquelle je pense au jour-le-jour, songeant qu'il doit bien y avoir quelque-chose après ; non ? Mais quoi ? Ça, je l'ignore. Alors, n'ayant de satisfaisante réponse à fournir à mon esprit, je l'occupe à remuer ma mémoire, à la presser comme les pommes au pressoir, pour en extraire le jus, l'essence d'inédits souvenirs, qui auraient échappé jusqu'à lors à ma relation. Je sais bien que si ces mémoires écrites voient le jour, on doutera sûrement, et non sans une certaine légitimité, de ma parole, mettant en doute certaines affirmations. Et c'est seul contre eux que par votre procuration chère lectrice et aimable lecteur, que je perpétuerai donc ci-après, le souvenir de faits ou de ravissants délires, dont d'autres se sont efforcés d'effacer toutes traces. Après-tout, malgré eux, cela sera dit et transmis à la postérité, par l'usure de ma plume assoiffée d'encre et affamée de papier.

⁴ NDLA : Petites flammes bleues.

⁵ NDLA : Sorte de ragoût très cuit.

Mais au fait ! Qui-donc êtes-vous ? Vous qui lisez ceci, vous en savez désormais tant sur votre serviteur d'outre-tombe, en souhaitant ne point l'avoir appris trop promptement, et moi rien sur vous.

C'est bien peu dire, que d'affirmer que la manière dont se passent nos premières années, influe sur tout le reste de la vie. Mais à me voir aujourd'hui, si je ne vous avais dit de quelle façon je passai le miennes, vous n'iriez rien imaginer ni suspecter de tout ce que je vous ai déjà raconté. Et je sais que je vous en ai beaucoup surpris à travers toutes ces choses. Le pire étant à venir, je le jure bien.

Tiens ! Je me souviens d'un coup d'une chose d'un autre temps : De quand j'étais à Saint-Cosme (je vous en ai déjà parlé), peu de temps avant d'en être du-reste manu-militari chassé par les conséquences de mes infidélités d'esprit à dieu, par mon opiniâtre insolence, par la médiocrité de mes résultat (j'étais comme les nomment, un « non-doué », désespérément dernier de mes classes, contrairement à Berty)... Entre ces murailles où ils voulurent tous d'abord former (réformer, déformer ?) mon originel esprit chrétien, et où eux comme moi, y perdîmes notre temps et la foi, et eux-seuls leur peine. Le mal était hélas, malgré ma bonne volonté initiale, incurable : J'étais irrémédiablement iconoclaste et insoumis à toutes idées venant d'un autre que moi. Ce souvenir supplémentaire éclairera davantage les indigences de mon passé, ainsi que tout ce qui manqua, défit et fit ma jeunesse. Durant mon séjour à Saint-Cosme, j'eus le sentiment que l'on tenta (avec un indéniable succès chez certains « pensionnaires ») de nous rendre idiots, tant et en inverse proportion que dévots. « Domino, dominus, dominici... », je me gavai plus de leur soupe maigre, que de leur bêtifiant latin. Et je ne parle pas du Grec ! ; que voulez-vous, moi, je préférerais le miel ou la confiture, à Démosthène, Pline ou Socrate. Je reconnais aujourd'hui d'ailleurs bien volontiers, avoir eu grand-tort, et n'avoir pas su tirer profit de ce que j'aurais pu acquérir de cette connaissance-là, et qui ne m'apparaissait point alors, comme étant indispensable à mon existence, à mon avenir. Sottise ! Comme on en fait tous en notre jeunesse.

*
* *
*

Saint-Cosme...

C'était à l'horizon de l'année dix-sept cent soixante et douze je crois ; en tous cas bien avant que je n'envisageasse d'écrire à la fin de chaque jour, ce que j'y avais accompli ou non-accomplis. D'où hélas, pour cette période, l'absence regrettable de ce foisonnement qui remplit par la suite

mes mémoires écrites. C'est que alors, je n'avais point vocation à devenir un rat de bibliothèque, et un plumitif point davantage. Cependant, par transgression de principe des règles de choix de mes lectures, j'eusse déjà quelque « mauvais » goût pour la passion du beau texte (et point uniquement du beau-sexe) et la sublime crudité des mots élégants. J'étais sensible au fait de dire joliment et avec élégance les pires horreurs. Sans-doute les prémices flatteuses et encourageantes, à un itinéraire somme-toute tracé en droite logique.

Aussi pour cela me faut-il vous tout raconter, aussitôt qu'un souvenir nouveau, inédit, marquant ou non, me revient à l'esprit, au risque encouru, de nombreux retours en arrière dans le passé. Au diable après-tout la chronologie scrupuleuse, je ne rédige point un livre d'histoire ! Je constatai au long de ma vie que le souvenir de certaines personnes s'estompaient en quelques semaines, tandis que d'autres restaient gravés dans ma mémoire avec fraîcheur. Ce-pendant que ceux qui s'estompaient, dont les silhouettes devenaient vagues, les voix assourdies, eussent rouillés sur place si eux et leurs actes n'avaient été couchés en détails et par le menu sur le papier. Ce que je ne notai point sur l'instant, eût risqué de me sortir de la cervelle, c'était un risque certain ; ceux d'entre-vous, chère lectrice et aimable lecteur, qui connaissent cette tare pour eux-mêmes, savent combien cela est d'un fâcheux abouti, et que rien n'en justifie plus à-propos la mise par écrit, dont je ne puis me tarir de faire éloge. Ma mémoire est souvente fois chamboulée à certaines pensées, à certains souvenirs. Des souvenirs qui m'en viennent si confusément, que je serais bien en peine d'y mettre de l'ordre si je n'en avais couché le récit souvent, sur les papiers de mes notes.

Ah, le jardin de ma jeunesse ! Que ne fut-il pas ponctué de bien ténébreux orages finalement, quoique traversés souvent l'avouerais-je (à toute conséquence sa cause), par de luisants et chaleureux soleils.

Donc, pour en revenir au « sanctuaire » de Saint-Cosme (souvenez-vous de mon passage, et de mon animé renvoi de ce cher établissement lugubre), j'y avais besoin d'argent de poche ; n'ayant pas ou presque pas un sol vaillant en ladite poche (qui de plus, était percée). Pour tout dire, je me dois à la vérité de confesser que je m'ennuyais beaucoup à Saint-Cosme. Par voie de conséquence, je rêvais beaucoup ; donc je réfléchissais beaucoup. Et cela m'entraînait bien innocemment dans certains abîmes où des envies fermentaient et des projets se précipitaient. Je formai déjà celui qu'un jour je pusse accoucher d'une feuille périodique et naturellement persifleuse, où dénoncer les travers des hommes ; de tous les hommes ! Il n'empêchait que nonobstant ces desseins de plume, je m'ennuyais donc ferme. La médiocrité de la paresse l'emporterait-elle une fois de plus ? Je découvris bien vite (et

vous n'en serez point surpris) que je n'avais point la bosse de la piété, de la résolution et du sacrifice de moi et davantage-encore de certaines de mes passions. Alors je m'employai à faire actes de résistances. Mais j'avais affaire à fort parti en face ; aguerri, rôdé dirais-je-même, à certains terrorismes, à certaines subversions ou perversions de l'esprit humain, en particulier masculin. Alors, pour échapper à la tristesse de la vie de « chambrée » pensionnaire, outre nos commérages inlassables mais divertissants, je faisais assez régulièrement l'écrivain-public ; contre espèces trébuchantes (par le principe des vases communicants), puisées de leur bourse à la mienne, leurs devoirs à mes condisciples. Le pire était que je ne doutais point de l'efficacité de mon procédé, et que ce fût un crève-cœur que de cesser et y renoncer un jour. J'étais en passe de réussir là où d'autres avaient échoué avant moi. Ceux qui étaient encore moins doués que moi, plus paresseux ou simplement plus riches que votre serviteur (dans tous les cas, ils étaient légion !), ne manquaient pas, croyez-m'en. J'agissais tant bien que mal au vu des circonstances. Ainsi, et avec le recul des années, je crois bien que cela relevait d'un certain amateurisme. J'arrondissais grâce à eux mon petit pécule, aussitôt presque dépensé d'ailleurs. Enfin bref, il fallut un beau-jour que je déchantasse. Car au bout d'un certain temps, et cela à plusieurs reprises, la puce vint à l'oreille des plus attentifs de nos professeurs, et des plus scrupuleux à nous corriger (dans les deux sens du terme !). Le plus soupçonneux d'entre-eux, était homme susceptible. Celui de latin et grec (à la tête duquel avait été un jour lancé du fromage mou), une espèce de putois (certes érudit, mais putois tout de même !), qui identifia douteusement mes tournures, mes fautes récurrentes, et même mon écriture pourtant au-mieux contrefaite, à travers plusieurs travaux différents, et en tous points aux contenus identiques pourtant, au mot près (quelle sottise imprudence !). je ne lui en voudrait point. Il avait gardé contre moi une rancœur infinie, pensant (à tort, pour cette fois-ci) que j'avais été l'instigateur de ce bombardement dudit fromage, qu'un jour il avait du essuyer. Tout le monde avait ri de ces gamineries (moi le premier), nous avions collectivement été châtiés naturellement, mais lui avait considéré cet acte comme une véritable déclaration de guerre personnelle à son endroit. Comment lui en vouloir sur le principe ? Et depuis lors, j'étais dans son collimateur. Je dois avouer que les jours où ils s'absentaient au-dehors de nos murs pour visiter à Saint-Père sous Vézelay une sienne sœur bien malade, je trouvais les journées supportables. Mais tôt ou tard il en revenait hélas systématiquement chafouin, et d'une humeur plus-encore chagrine et soupçonneuse qu'avant son départ. Les circonstances on le comprendra sans peine, ne se prêtaient guère alors aux règlements paisibles, tout étant matière à « révolution ». Saint-Cosme et sa population de quasi-reclus était en ébullition. La raison : On avait trouvé un matin, déposé-là devant la grand-

porte, dans ses langes, un poupard tout-juste né, dans sa forme ordinaire aux enfants trouvés. Il empestait le rhum dont on l'avait enivré pour le réduire au silence. Quoi de plus aisé ? Quoi de moins inhabituel d'ailleurs. Inutile de vous dire alors, chère lectrice et aimable lecteur, quel émoi cela avait suscité dans notre inflexible et routinière communauté, qui en outre n'avait vocation à recueillir les nouveaux-nés abandonnés aux bons soins des serviteurs du bon-dieu. Et déjà, pour la première fois je crois bien, je sentis en moi le principe naissant d'une attirance pour les enfants, envisageant qu'un jour ou l'autre j'en eus tout un tas à moi, comme autant de courtisans autour du maître-souverain que je serai forcément. Ce poupard, une petite fille, je le trouvais aimable, attachant. Pour peu, je l'eusse dérobé et volontiers gardé par devers moi, songeant déjà quelque-peu à m'enfuir à tout jamais de cet enfer carcéral où j'appris en contre-production, à fatalement (pour lui !) détester dieu. Songeant à ma propre paternité à venir, j'étais à dix lieues de prévoir que ces pensées-là fissent un jour (et dans pas autant de temps que ça), une part au destin de ma vie. Et tout cela venait de survenir quand le pôt-aux-roses de notre tricherie fut découvert.

D'autant plus facilement, que je fus aussitôt accablé par la dénonciation d'un de mes « clients », pour lequel et au compte duquel je rendais régulièrement divers devoirs contrefaits. C'était (et souvenez-vous-en !) une espèce de balourd d'une insupportable lenteur d'esprit, méchant avec ça, opulent et gras à souhait (on en eût fait un bon rôti à la broche). Il avait (à l'instar du reste), la lèvre adipeuse et douteusement duveteuse, doublementon, était laid comme les sept péchés capitaux réunis, courtaud (loin de la bonhomie et de la rondeur aimable), toujours essoufflé. Ses pieds-plats lui conféraient en outre une démarche de canard fort risible, et dont il se fâchait après nous, dès qu'il devait presser un tant soit peu le pas. Ce sombre crétin se nommait : Jeannot Bert. Une variété de raclure de rebord vase de nuit (si vous m'en permettez l'expression), qui trimballait en permanence une si mauvaise odeur, que la première fois que je le vis, je crus dure comme fer avoir marché dans un étron. Il était le puîné (il se vantait que son aîné fût simple d'esprit, ce que naturellement il n'était point) de sa fratrie, aussi arrogant qu'ignorant, ignorant que crasseux, sa peau semblait à celle d'un poisson, avec une voix de fausset, une mine poupine de faux-puceau boutonneux, un groin en guise de nez, un enfoncement du front (on eût dit que le bon-dieu avait vainement et improbablement tenté de lui greffer un trou de balle au milieu du front !), un goître déjà pour son âge, volumineux, un chef en forme de poire renversée, dont la tignasse grasse jamais, n'avait vu un peigne, des yeux globuleux de crapaud... Tout pour plaire, quoi.

Une nuit d'insomnie où je délirais par la pensée (n'allez surtout pas vous égarer dans de fausses spéculations je vous prie, pour une fois), j'imaginai le

chef du bougre empli de papillotes⁶ Bref, une physionomie inachevée (inachevable, du-reste), quoi, avec un corps ressemblant, je n'exagère point, à une galantine montée sur pattes. Je m'en méfiai dès les premiers jours comme de la peste. En outre, garçon d'une sottise exceptionnelle (érigée chez lui en vertu), cuistre-fielleux et fourbe, et d'une mauvaise humeur persistante comme un état premier (pire que votre serviteur, c'est tout dire !); par conséquent à ne prendre qu'avec des pincettes très longues. Au sujet de son caractère aigre-doux, il semblait en effet élémentairement sujet à une humeur noire, bileuse et animale. Comme si elle lui était remontée un jour des parties basses, vers le chef, et lui avait par conséquence, changé le visage en un très vilain et méchant museau aplati comme par un coup de porte. Souvent et imprévisiblement, par accès de cette humeur là, il se montrait insolent avec les pères, qui devaient souvent se gendарmer contre lui et parfois lui infliger des châtimеnts corporels publiques, que ce diable semblait, à l'encontre de toute logique, beaucoup goûter.

Ah ce Berty, un gredin dont je n'avais jamais entendu parler en bien par quiconque, sauf par lui-même (et encore, puisqu'il semblait aussi fâché avec lui), naturellement peut-être (parce que ce n'est même pas sûr!). Assurément une mauvaise connaissance à faire, une médiocre compagnie, je vous le jure bien, pourrie jusqu'à l'os, franc comme un âne qui recule, et de surcroît de sanguine espèce et rancunier. Un lascar aigri, égoïste, en deux qualificatifs se résumant : Encombrant et inutile ! Autant dire une nuisible fréquentation (quoique rentable, je n'en fais pas mystère), qui ne cessait de s'agiter comme une girouette. Il était toujours flanqué (avec les penchants qu'on connaît à certains) de son souffre-douleur et faire-valoir de « dévoué petit camarade ». Ces deux-là passaient beaucoup (trop) de temps ensemble pour qu'ils ne fussent pas peu ou prou amants, ce qui déjà ne me choquait point. Au-moins étaient-ils alors occupés à ne nuire à quiconque. Pour lui, qui était sous son égide, Berty était une sorte de Cerbère, sans lequel il n'eût été grand-chose. Autant Berty était plus large que haut, autant cet asticot-là était efflanqué, sec, cacochyme et maladif (ne pesant pas plus de ses quatre-vingt livres); aux mœurs de surcroît passablement infectées, malingre et boutonneux, que Berty nommait lui-même sans honte (lui qui d'ordinaire ne s'embarrassait guère de considérations humanistes), avec des accents et des regards lubriques banalisant la chose : « Mon cher petit Jésus, mon temple d'amour » (Hé ! C'est que les grandes passions ne sont, quoiqu'on en dise, pas toujours silencieuses ! La preuve). « Quel joli doublé de perdreaux », eût dit mon grand-père. Bref, ce « Jésus » en question savait à-peine lire et écrire, et s'exprimait de la manière la plus rustique qu'on imaginât, émaillant

⁶ NDLR : Bigoudis.

chaque phrase d'une flopée de fautes en tous genres, principalement de grammaire. Il rabâchait en outre avec une fierté déconcertante la sottise suivante : Qu'on lui avait assuré quand il était petit, qu'apprendre à lire pût rendre sourd. J'en connaissais quant-à moi une toute autre version menant au même prétendu mal. Enfin bref. Si Berty était déjà-là lors de mon arrivée, hé-bien ledit Jésus n'arriva de sa ferme quant à lui, que le lendemain de moi. Que l'hurluberlu ne s'écria-t-il pas, en voyant l'alignement des baquets entoîlés, où nous devons prendre le bain une fois le mois ? (je cite) : « Ben, ça ressemble à rien, d'mettre des abreuvoirs dans la maison ! ». Véridique, ça ne s'invente pas !

Berty, dans un de ses rares bons jours (il y en eût de temps en temps), nous montra orgueilleusement un tantôt un médaillon de pendentif. Celui du portrait en miniature de madame sa mère (une bourgeoise calamiteuse dont il demeurait follement épris), avec laquelle il accusait (pauvre femme !) une ressemblance étourdissante. À tel point, dieu m'en est témoin (c'est une formule !), qu'on eût pu croire que c'était lui qui avait servi de modèle. Je l'imagine bien, étant petit, ne point survivre hors des jupes maternelles. Bref, pour en revenir au « Jésus », celui-là, chère lectrice et aimable lecteur, sorte de pierre angulaire de leur « association », racontait volontiers que monsieur son père, lui avait mis la tête à l'envers, à force des tapes trop nombreuses qu'il avait reçues derrière et dessus le chef, depuis sa plus tendre enfance, pour tout et pour rien, dès qu'une occasion s'était au paternel présentée. Et que cela lui avait par voie de conséquence troublé les esprits, d'où une propension à certaines improbables dérives et des inclinations diverses ; tant en matière d'honnêteté, que de variété de goûts. On s'étonnera après, que, à l'orée de l'âge adulte, ce cher Jeannot fût un brin étrange, dérangé, et versa vers ces choses en s'acoquinant avec semblable que lui. Des choses abominables, chère lectrice et aimable lecteur, que vous n'imaginerez point. Le bougre à figure non-jolie (le Jésus), avait de surcroît la pire des haleines ; sans-doute à force de lécher le gras-cul de son Berty de protecteur ; allez savoir ? Mais en réalité, plus sérieusement, c'était de ses dents trop tôt gâtées qu'exhalait cette puanteur dès qu'il ouvrait pour notre grand malheur le bec, car vu sa forme, on ne pouvait pas à proprement parler de bouche. Et chaque fois qu'était prononcé « cher petit Jésus », aussitôt je l'imaginai non sans un certain écœurement, défoncé comme un fut vide par un Berty bouffi et perlant de sueur. Cette sorte de liaison était un vrai, un véritable secret de Polichinelle. Cela prêtait certains à rire, mais ne semblait au final choquer quiconque ; pas-même nos « maîtres » vertueux, pas-même le grasseyant⁷

⁷ NDLA : Prononcer les « R » d'une façon altérée et défectueuse.

préfet des mœurs (un Bourguignon), avec son éternel missel dans la main, qui complaisamment en riait et fermait les yeux comme les autres (de pâmoison ?). Au sujet dudit missel, à la faveur d'un jour qu'il le laissa choir au sol par accident, l'un d'entre-nous prétendit et jura y avoir vu des « images » non-pieuses (et qui eussent pour d'autre que moi, mérité l'autodafé !), c'est bien le moins que l'on puisse dire, y étaient en contre-page collées. Je ne sais si cela était vrai, puisque je ne vis rien de ceci, jalousement gardé par son propriétaire ; mais je n'aurais été surpris que oui. Pour en revenir aux faits en question, tout-juste souriait-on d'un air entendu et faussement confiant, sur la nature de cette amitié-ci, entre ces deux biquets-là. On s'en gaussait certes quelquefois un peu plus avec piquant, pinçant les lèvres, gloussant et levant les yeux au ciel.

La nature, en le faisant, ce Berty, s'était hélas (pour lui et pour quiconque eût à le supporter), visiblement arrêtée à la moitié de l'ouvrage. Et cette demie bien réelle, faisait regretter l'autre inexistante, c'est tout dire. Le pire imaginable tableau qui se puisse être brossé du représentant même de la race humaine. Tout, absolument tout dans ses gestes, dans sa voix, respirait le vice, la bâtardise du sang, l'altération, et exprimait à vomir avec éloquence, ces choses de la vie familière, et son petit sentiment (à-peine voilé) envers le-dit et chéri « petit Jésus ». Dieu-sait que j'ai les idées larges, progressistes et tolérantes, mais là... Pouf... Ses lèvres, à ce Berty de malheur, outre le fait d'être surmontées comme je vous l'ai dit précédemment, d'un duvet hésitant, étaient, comment dirais-je?... : Féminines (ce qui, parole d'homme je le jure, n'est point en soi un défaut que je trouve aux garçons). des lèvres obscènes, humides et toujours luisantes. le garçon était en permanence rouge comme un briqueton, et la sueur perlant au front et aux creux moites de ses mains boudinées. Lui-même disait que c'était à cause d'un souffle au cœur, ce qui était peut-être vrai. Ses mains, puisqu'il est question d'elles, achèveront le tableau que je brosse présentement de lui. Je dirais d'elles, qu'elles se terminaient par des doigts qui n'en avaient que le nom, pourtant complètes (c'est à dire cinq doigts chacune). Plutôt des sortes de saucisses bouffies terminées d'ongles plats, larges comme des pelles, et toujours crasseux comme le reste.

Le sarcasme étant la forme la plus ordinaire de son genre, il ne se prenait point pour n'importe qui, et avait l'exigence qu'on montrât à sa personne la déférence due habituellement aux rejetons de princes, ou quelque-chose comme ça. Or ce n'était que le rejeton d'un imprimeur de la rue-haute, à Nevers, qui lui-même, apprîmes-nous, ne se prenait pas non-plus pour la moitié d'un... (vous me direz qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même !) Et de ce ... de papa, notre Berty son rejeton, avait toute les grossièretés et prétentions.